

## Au temps des guerres de religion : en lisant d'Aubigné

Lucien Febvre

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Febvre Lucien. Au temps des guerres de religion : en lisant d'Aubigné. In: Annales. Economies, sociétés, civilisations. 7<sup>e</sup> année, N. 2, 1952. pp. 229-236;

doi : <https://doi.org/10.3406/ahess.1952.2059>

[https://www.persee.fr/doc/ahess\\_0395-2649\\_1952\\_num\\_7\\_2\\_2059](https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1952_num_7_2_2059)

---

Fichier pdf généré le 30/11/2018

*Au temps des guerres de religion :*

## EN LISANT D'AUBIGNÉ

Je n'ai pas de passion spéciale pour Agrippa d'Aubigné. Les *Tragiques* en particulier, me lassent — je l'avoue cyniquement. Clameurs d'enragé, imprécations de furieux, tension sans répit : au vingtième vers on est excédé, au cinquantième *arrabiato*, comme l'auteur. Voici qu'on nous restitue ses poèmes d'amour, son *Printemps*. Déjà en 1948, dans la *Collection des Textes littéraires français* (Eug. Droz) a paru la première partie, l'*Hécatombe à Diane*, par les soins de M. Gagnebin. Aujourd'hui M. Desonay, dans la même Collection, nous donne les *Stances* et les *Odes* qui figurent respectivement les livres II et III du recueil<sup>1</sup>. Et d'abord on retrouve le même fond de fureur dans ce que d'Aubigné nomme « ses vers, ses rages et ses cris ». Il est déjà, jeune ou relativement jeune, l'homme qui voudrait (*St.*, XI, 13)

...transonner de rage  
La langue qui [lui] fit dommage

et c'est tout au long des *Stances* qu'

Un bandeau de fureur espais presse [ses] yeux...

Pourtant, on lit — et on découvre bien des choses neuves. Des choses qui datent le livre et caractérisent le temps. Un temps qui n'est plus celui de Ronsard, ni de du Bellay, ni de Maurice Scève... Et d'abord, précisément, cette atmosphère de fureur « sanguinaire » (le d'Aubigné des *Stances* adore ce mot<sup>2</sup>), cette buée de sang qui situe l'œuvre dans ces quarante années de guerres de religion, de batailles, de massacres, d'assassinats, de viols, qui remplirent la France de misère, de haine et d'horreur entre 1560 et 1600, dates larges.

1. *Le Printemps : Stances et Odes*, Genève, Droz, et Lille, Giard, 1952, in-8°, 216 p. — Rappelons que *Stances* et *Odes* sont conservées, manuscrites, à Genève dans le ms. 159 du fonds Troncheu. Ch. Read en a donné en 1874 une publication partielle d'après un autre manuscrit conservé à Paris dans la Bibliothèque de la Société d'histoire du Protestantisme français.

2. « D'où as-tu, sanguinaire, extrait ce naturel ? » (*St.*, XIV, 7).

La buée sanglante... Dans les seuls deux cents vers de la première des *Stances* (« Tous ceux qui ont goûté combien de morts on treuve ») sang, sanglant, sanguinaire, ces mots rouges ne reviennent pas moins de six fois. Et seize fois mort, mourir, mourants, mortels. Sans compter crever, tuer, étouffer, tourmenter... D'Aubigné ne chante par l'Amour — il rugit

la sanguynère force  
De ses amours ardents... (St., I, 193)

« Sanglante » est sa passion (par « les effets sanglans d'une avare beauté, *St.*, I, 14). « Sanglante » est sa peine (« Accourez, déités, ou soiez medecins de ma sanglante peine », *St.*, I, 43). Sa présence fera dessécher les fontaines ; bien plus (*St.*, I, 143).

La terre autour de [lui] crèvera de sang teinte...<sup>1</sup>

Crever, un de ses mots favoris. Les rochers même ruissellent de sang (*St.*, III, 45).

Et ont les durs rochers montré leur sang esmeu.

Et c'est ainsi tout le long de ce recueil qui pourrait avoir pour épigraphe :

Tu ris en me tuant, et je meurs pour aimer...

Sans doute, en ces temps, toutes les belles maitresses faisaient brûler leurs amoureux à petit feu. Mais à feu doux, si j'ose dire. Le cœur de Diane Slaviati, lui, a

d'ire, de mort, de rage et d'inconstance  
payé le sang les feux, les peines et la foy

de son soupirant aux dents grinçantes. Sang et mort, rage et feux : ses vers font voir rouge.

Autre chose. Une hantise singulière de « l'anatomie », comme on disait alors :

J'ouvre mon estommac...  
...Vois au fons mon cueur party en deux  
Et mes poumons gravez d'une ardeur violente...  
Vois mon sang escumeux tout noirci par la flamme..

(*St.*, VI, 1)

---

1. Et ailleurs (*St.*, XVI, 55) :

Fraper doncq', il est temps, ma dextre que tu face  
Flotter mon sang fumeux, bouillonnant par la place

ou encore (*St.*, XVI, 3) ce redoublement, *sang* et *sanglant*, dans le même vers :

Tigresse sans pitié,  
As-tu saoullé de sang ta soif aspr' et sanglante  
Faisant finir ma vie en une mort violente...

ou bien (*St.*, III, 1) :

A longs filets de sang ce lamentable cors  
Tire du lieu qu'il fuit le lien de son âme...

Ou bien :

Prends ce fer en tes mains pour m'en ouvrir le sein  
Puis mon cueur haletant hors de son lieu retire,  
Et le pressant tout chault, estouffe en l'autre main  
Sa vie et son martire...

(*St.*, VII, 7)

Et encore :

Mon estomac pillé, j'espance mes entrailles  
Par le chemin qui est marqué de ma douleur.

(*St.*, III, 7)

Ou cette évocation :

Vengeans leur liberté, on a veu les Romains  
Planter leurs chauds poignards en leurs vives entrailles.

(*St.* IX, 27)

Une boucherie, ce recueil. Et bientôt un charnier. Le lieu de repos rêvé par le poète, le mieux fait pour lui plaire, n'est-ce pas (*St.*, I, v. 49) ?

...une chambre peinte  
De mil os blanchissans et de testes de mortz?

Ces os qu'il évoque ailleurs, si étrangement, quand il écrit (*St.*, I, v. 57) :

Je mire en adorant dans une anathomye  
Le portrait de Diane...  
Dans le corps de la mort j'ay enfermé la vie...<sup>1</sup>

« Baroquisme » est vite dit. C'est la « tarte à la crème » de nos contemporains. Mais ce beau mot, d'invention germanique (ce qui s'explique), finit par recouvrir tant de réalités diverses qu'il ne signifie plus rien. Je veux bien que ces deux vers de l'*Ode* XXXV (9-10),

Il pleut, comme vous pouvez voir,  
Des excremens de ma tristesse

soient « d'un baroquisme étonnant » — je crois surtout qu'il faut comprendre leur langue<sup>2</sup> et qu'ils sont signés d'Aubigné. Un homme assez surprenant à tout prendre, baroquisme mis à part. Remarquable observateur des choses

1. Hantise du tombeau, du « sercueil », du squelette :

Quel plaisir c'est de voir les vieilles haridelles  
De qui les os mourans percent les vieilles peaux.

(*St.*, I, 97.)

Heureux quand je rencontre une teste séchée,  
Un massacre de cerf...

(*Ibid.*, 101.)

2. « Excrément » n'a pas, au temps de d'Aubigné, le sens auquel finalement il s'est restreint. Cf. *Stances*, XVII, 3 :

L'autre cherche la cause aux divers excremens  
Des pluies, des métaux, des plantes et des sources...

de la campagne, et qui sait capter tour à tour (*St.*, III, 36) :

Les grans arbres hautains au milieu des forestz  
ou, sur la lisière des bois,

Mille coulevres amassées  
En leurs tortillons enlacez.

Peintre de nature, et peintre à palette riche et neuve : ils sont à lui, et rien que de lui en son temps, ces deux vers aux couleurs rares (*St.*, I, v. 81) :

Mais un gris envieux, un tané de tristesse  
Couvriront sans façon mon cœur plein de soucis...

ou celui-ci, qui note (*St.*, VII, 24) :

Un vermillon pareil à l'aurore des cieux

et ces autres encore, où pour la première fois, je crois bien, dans notre poésie apparaissent les feuilles d'automne (*St.*, I, 107) :

...leur couleur orangée  
Me donne pour plaisir l'image de la mort...<sup>6</sup>

Car ce vieux huguenot, toujours furibond et enragé, toujours « hindigné » comme le saint Polycarpe de Flaubert, court le risque d'avoir été le premier, sinon à sentir, du moins à traduire littérairement la poésie des bois dépouillés (*St.*, I, 105) :

J'aime à voir de beautez la branche déchargée,  
A fouler le feuillage étendu par l'effort  
D'automne...

Il va même jusqu'à dire (*St.*, I, 95) :

Mais je hais les forestz de leurs feuilles parées...

Note originale, qu'on chercherait vainement chez ses devanciers. Et qui annonce du nouveau. Un nouveau qui ne trouve point sa source chez les peintres — mais dans une vive impression personnelle, éprouvée à la campagne et le plus souvent à la chasse. Cette chasse dont d'Aubigné nous

1. Mais quand il fait du Ronsard, d'Aubigné retrouve la banalité des épithètes convenues :

...Esmillant de mille couleurs  
Et embaumant de mille fleurs  
Et de mille beautez decloses  
D'oielletz cramoisis et de roses.

(*Ode*, XXXVI)

Dans cette pièce l'automne redevient, traditionnellement, la riche Pomone qui

...Presse et agence  
Aux cornes de son abondance  
Un million de fruitz pressez.

explique en deux vers (*St.*, I, 127), avec profondeur, l'une des raisons d'être :

Je vais précipitant mes fureurs dans les bois,  
M'eschauffant sur la mort d'une bête innocente...

Combien de ses contemporains, comme lui, ont passé leurs fureurs, détendu leurs nerfs, assouvi leurs passions sur les pauvres bêtes traquées, dont, ailleurs, il parle avec tant d'émotion vraie (*St.*, IX, 1) :

Liberté douce et gracieuse,  
Des petits animaux le plus riche trésor,  
Ah liberté, combien es-tu plus précieuse  
Ni que les perles ni que l'or !

Agrippa d'Aubigné, un témoin. Et qui dépose de manière plus instructive peut-être sur son temps quand il écrit ses *Stances*, que plus tard, quand il lancera comme un forcené « sanguinaire » les imprécations des *Tragiques*. On lit le recueil de ses Amours, furieuses et véhémentes et dramatiques à souhait et c'est tout un pan de notre Histoire qui se lève devant nos yeux d'historien. D'une Histoire vue du dedans — par le cœur et la sensibilité.

LUCIEN FEBVRE

## AU VIETNAM, ET AILLEURS... EN 1950, ET AUPARAVANT...

Nous nous reprocherions de ne pas inviter nos lecteurs à lire, en historiens, le remarquable article que PAUL MUS a publié dans *Esprit* en mars 1952, sur « La route vietnamienne ». Il part de remarques en apparence fragmentaires, mais qui permettent de mesurer, de façon saisissante, l'étendue de cet abîme d'incompréhension qui, tout naturellement et sans que ni l'un ni l'autre des deux interlocuteurs ne s'en aperçoive réellement, sépare du paysan vietnamien le Français de Saïgon ou d'Hanoï, transporté avec toutes ses idées et tous ses préjugés en terre d'Asie.

Premier exemple : il y a de belles routes, de bonnes routes en Indochine. Construites par nous, Français. Bien profilées, avec des virages relevés et des courbes rationnelles. Nous en sommes fiers. Voilà au moins quelque chose que nous pouvons sans nul doute porter à notre actif. Voilà « un bienfait de la civilisation », un don de la technique européenne à la vieille Asie. Ouais... La route, pour le paysan, n'est pas faite pour aller le plus vite possible d'un hôtel à un hôtel. D'un déjeuner à un dîner ou à un coucher. La route est faite d'abord et avant tout pour les charrettes étroites, traînées lentement par des bœufs, sous la conduite d'un conducteur somnolent — et qui, chargées tout en hauteur, transportent des champs aux villages et des villages aux champs les récoltes. Or, les virages savamment relevés sont très désagréables aux conducteurs de ces charrettes, qui risquent de basculer sur le côté. Vivent les vieux tournants à plat d'autrefois — que d'ailleurs, le paysan rétablit de la plus simple façon : en évitant la courbe relevée, surtout au tournant, ce qui n'est pas précisément conforme au code de la route européen. Et voilà un « progrès » nié, contredit avec la plus douce obstination, en vertu d'une conception de la vie étrangère à la nôtre...

Autre fait. Paul Mus nous conte une conversation qu'il eut avec un Moï, un homme de la forêt, parlant des Vietnamiens qu'il admirait. Si bien que, dans son dialecte, il confiait à Paul Mus son admiration pour la puissance de ces Vietnamiens de la plaine, producteurs de riz : ne détenaient-ils pas le secret — bien plus, ne leur devait-on pas la photographie, l'automobile, le chemin de fer, le télégraphe ? Ici, je cite : « Je crus pouvoir insinuer que les Français y étaient bien pour quelque chose », mais mon fruste camarade

s'esclaffa : « Les Français, avoir apporté l'automobile, la photographie ? Quand tu as fait marcher ta boîte noire, qui a le secret pour en sortir une image ? Est-ce que tu ne vas pas trouver le Vietnamien, à Phan-thiêt ? — Et vos autos, est-ce vous ou vos chauffeurs vietnamiens qui savez les conduire et les réparer ? » — Conclusion, et jugement dernier : « Vous êtes très grands, très forts, vous, les Blancs ; personne ne sait se mettre en colère comme vous — aussi les Vietnamiens vous prennent-ils comme soldats et agents de police. Ils sont malins, ils savent tout et se servent de tout. » Opinion que, naturellement, les Vietnamiens « à ce très modeste niveau de culture » partageaient pleinement. Sur quoi Paul Mus commente (et le commentaire est remarquable, et nous ne pouvons, historiens, que le faire nôtre) : « Cette propriété des choses mêmes que les Vietnamiens n'auraient su fabriquer leur était devenue naturelle. Car c'est le propre de la civilisation que d'assurer le maniement familier de choses que l'on n'a pas à produire soi-même ; on en est pleinement maître quand, se les étant procurées, on en a l'emploi. »

Cela dit, Paul Mus franchit un degré. La route, beau thème de méditation. Pour nous, hommes pressés et qui portons, inscrite en nous, la devise : « peu de temps, long parcours » — alors que leur devise, à eux, leur devise de charretiers somnolents, c'est toujours « petit parcours, long temps » — pour nous, la route, c'est le plus court chemin d'un point à un autre. La preuve, c'est qu'à grand frais nous bâtissons des ponts pour ne pas subir le moindre temps d'arrêt dans nos courses folles. Pour eux, ces héritiers, à la fois, de l'Inde et de la Chine, la route prolonge le Palais et la Cité impériale. Ce n'est pas une trace sur le sol, un chemin tracé à plat. C'est une chaussée céleste, appliquée sur la terre sans s'y mêler — une chaussée sacrée portant partout l'ordre et le pouvoir du souverain, ses messages et parfois sa personne. C'est aussi la manifestation d'un classement social que résumaient et qu'exprimaient, suivant une réglementation stricte, les habits, les boutons, les insignes, la couleur des étoffes et des équipages. Le tout traduisant aux yeux une stricte hiérarchie.

La route. Mais il n'y a pas que la route... D'une façon plus générale, au Vietnam, la civilisation chinoise s'était présentée comme une explication complète du monde. « La société, accordée par le haut avec le rythme et le sens profond de l'univers... composait à elle seule une immense et continue incantation de cet ordre universel. L'harmonie ainsi établie garantissait la *chance* cosmique de la Collectivité ; tous les rites publics et privés concouraient à cette œuvre unique — et les rudiments des caractères chinois, une agence morale et sacrée calquée sur ces idées, les diffusaient jusque dans les rangs du peuple. Le puissant attrait que la culture chinoise et l'écriture idéographique avaient pour les campagnards vietnamiens tenait justement à ceci qu'avec eux ils participaient, fût-ce de loin, à l'administration de l'au-delà — et courtoisaient le destin... »

Or, une telle « compacité » dans la représentation unitaire d'un monde traditionnel, notre système culturel ne la comportait pas. Il n'offrait aux paysans indochinois aucune religion d'État qui, prenant à sa charge à la fois le sens de l'univers et le destin des hommes, pût les encadrer. Fondé sur



une séparation nette et radicale de l'Église et de l'État, il s'établissait sur le plan des réalités économiques, sociales, intellectuelles. Système de fait, appliqué par la force d'une législation extérieure aux usages, aux traditions de la communauté indo-chinoise — il n'avait, il ne prétendait avoir aucune valeur sacrée. Où menait-il? Et comment le justifier? Nos sciences, pour ceux qui venaient en France s'initier à leurs secrets, ne conduisaient à rien qu'à elles-mêmes. L'ordre, la prospérité? Jusqu'à l'épreuve de 1914-1918, on pouvait encore y trouver la justification de nos façons d'être et d'agir. Mais les guerres venues, notre sagesse se trouva disqualifiée. Et la réalité apparut : notre monde d'Occident, projeté au Vietnam, ne s'y était pas ajusté au monde que les Extrême-Orientaux se représentaient, autour et au-dessus d'eux, à l'école de la Chine. Un monde où l'épaisseur humaine se situait, plus que sur terre, sous terre. Un monde tourné vers le passé comme vers la source toujours actuelle, et sans date, des règles et des pensées mêmes.

La formule française ne pouvait qu'être opposée à un tel système. Elle laïcisait l'administration. Chose plus grave, elle laïcisait la conception du monde. D'un monde dont les parties, les hommes, les distances et les temps nous semblaient interchangeable. D'un monde qui, pour nous, « se prolongeait sur les continents les plus distants, égal partout, au lieu de se recommencer en entier en chaque site social et religieux, avec une valeur qui se refermait sur elle-même — mais qui justement eût donné au pouvoir territorial de l'endroit une autre autorité : cosmique, c'est-à-dire sans appel, toute déroboade ou toute contravention devenant sacrilège ». N'invoquant aucun mandat du ciel, nous nous présentions comme un simple pouvoir de fait. N'étions-nous donc que cela<sup>1</sup>?

Voilà qui explique comment, si le succès, preuve de fait, porta d'abord, en une certaine mesure, preuve de notre droit — ce succès ne fut jamais tenu pour définitif. « On n'a d'abord pas du tout cru que nous nous imposions. On a ensuite attendu, d'année en année, notre départ. » Notre totale et brusque éviction, au 9 mars 1945, a été l'instant où le Vietnam, tout à coup, a vu clair — ou cru y voir clair. De notre immixtion dans le pays, on avait pu s'accommoder en fait, provisoirement, tant qu'elle connaissait le succès. Mais on ne l'avait jamais considérée comme de droit définitif : « Celui-là est foncier, il entre dans le sol jusqu'aux ancêtres. » Mais, avec ces ancêtres, nous n'avions jamais pu, nous n'avions jamais su faire contrat. « Notre administration ne parlait pas leur langage. »

La portée de ces vues, pour nous, dépasse de beaucoup le cas du Vietnam et de nos rapports avec lui. Nous demandons aux jeunes historiens de méditer cette féconde leçon. Et d'en tirer, chacun pour ses études et ses recherches propres — les conclusions nécessaires.

LUCIEN FEBVRE

1. J'ai souvent constaté, ajoute Paul Mus, que les Vietnamiens s'obstinaient à penser « que nous ne disions pas notre dernier mot ». Et c'est ce dernier mot que certains d'entre eux, « parmi les meilleurs, sont allés chercher par exemple dans le mystère quasi officiel de la Franc-Maçonnerie ». Plusieurs de nos gouverneurs généraux n'avaient-ils pas laissé voir que leurs conceptions politiques, et peut-être leur carrière, prenaient là un appui? Était-ce le substitut caché du mandat surnaturel à la chinoise? (p. 347).